

Eco, Umberto; Isabella, Pezzini. 2015. **Le musée de demain**. Paris: Editions-Casimiro. Traduit de l'italien par Evelyne Tocut. 77 p. ISBN 978.84 15715924

Dans une librairie parisienne, mon regard s'attarda sur ce livre mis en évidence sur une pile. C'est le nom de l'auteur qui m'interpella : Umberto Eco. On n'attend pas de prime abord ce grand écrivain s'exprimant sur la muséologie. C'est oublié qu'il est aussi un grand philosophe qui s'est intéressé très tôt à l'art, notamment d'avant-garde (« l'œuvre ouverte, 1962 »). Il est un pionner des recherches en sémiologie.

Le titre aussi est à lire correctement. « Le musée, demain » et non pas si on lit trop vite le musée de demain.

La préface est de Maria Albergamo, une disciple napolitaine de la sémiologue. Elle nous introduit à la notion de « sémiotique du nouveau musée » dont les deux auteurs sont des adeptes. M. Albergamo insiste sur la stratification du musée en lien direct avec la pratique d'accumulation et la complexité du musée qui consacre et expose le musée qui détruit et reconstruit passant de la reprise à la mémoire ; la distribution entre l'art du passé qui entre au musée et l'art produit expressément pour être exposé.

Le premier essai, celui d'Umberto Eco s'intitule « le musée du troisième millénaire ». Eco se réfère d'abord au musée en tant qu'espace privé, lieu d'isolement. Il recommande d'abord de connaître l'histoire publique et privé de tous les objets d'une collection. Ensuite, il aborde la notion de trésor souvent synonyme d'amoncellement où la quantité prime la qualité, comme par exemple les premières galeries de peinture. Dans un chapitre intitulé « du privé au public », l'auteur rappelle la naissance des premiers musées publics en Angleterre au dix-septième siècle conçus comme un moment à la gratitude du public, c'est-à-dire à l'aimable disposition du public. L'objectif est de soustraire l'objet à la possession individuelle et à un circuit commercial pour le transformer en lien inaliénable accessible à tous les citoyens. U. Eco souligne cependant le risque pour le visiteur de souffrir du syndrome de Valéry ; tout devient inhumain car trop d'objets disparates sont mis les uns à côté des autres. Il évoque un capital excessif donc inutilisable.

Eco remet en cause l'option qui consiste à exposer une multitude d'œuvres à contempler et donc la tendance à rester superficiel au cours de la visite du musée. Lui-même préfère se consacrer à une œuvre pendant une durée d'une heure. Il reste critique face à la magie du musée type « container », le visiteur venant plus pour le bâtiment lui-même que son contenu (par exemple, le musée Guggenheim à ses débuts) mais apprécier le contenu n'est pas un crime. Il est fidèle à l'attrait pour découvrir le contenu. Il ne faudrait donc pas sombrer dans la situation de Beaubourg où le « container » est l'attrait principal.

Copie ou original? Eco ne rejette pas la copie dans les musées, surtout si elle permet de voir l'œuvre de plus près et plus longtemps (par exemple, la Joconde). L'utilisation intelligente des reproductions doit être de plus en plus recommandée dans un monde où le prêt d'œuvres devient plus difficile, plus complexe. Il pense que l'emploi de très bonnes copies permet d'admirer avec soin et émotion les œuvres populaires courues par les masses de visiteurs. Un musée idéal pour lui serait une version avec un seul tableau de grande qualité. Les autres salles pourraient se présenter sous la forme de

salles complémentaires pour apprécier le chef d'œuvre (introduction à l'époque, son histoire, sa culture...) mais aussi d'autres tableaux de peintures de l'époque avec un accompagnement musical. Bref, dans le musée du troisième millénaire, ce serait de toujours surprendre...

La deuxième partie est écrite par Isabella Pizzini, ancienne élève d'U. Eco et enseignante de sémiotique. Elle estime que le musée connaît aujourd'hui un essor extraordinaire sous une forme renouvelée, surtout dans sa phase architectonique (Beaubourg, Guggenheim, etc.). Ils ne sont plus de simples contenants. Ils se transforment en œuvre. Il en résulte que les visiteurs sont amenés à fréquenter les lieux différemment. Dans ce cas, la réorganisation des services du musée s'impose. L'auteur explique par exemple que dans le cas de Beaubourg de grands espaces intérieurs ont été construits. Ces derniers facilitent l'organisation d'expositions temporaires et renouvelables. Avec son parvis, Beaubourg établit une relation intense avec la salle. Il a créé un nouveau public métropolitain. Le rôle du public joue un rôle essentiel dans la légitimation culturelle mais aussi dans une politique et une économie du musée. Celui-ci élargit son champ d'éducation à l'investigation et au divertissement. Nous ne sommes plus dans un mouvement d'accès universel à la culture. Le musée est un espace polyfonctionnel où spiritualité et consommation sont mêlées.

La démocratisation de l'art et ses conséquences est toujours plus actuelle de même sa mondialisation. La naissance du musée de type occidental en est le reflet (par exemple, Abu Dhabi).

Le musée se présente comme une sémiosphère, c'est-à-dire comme un espace stratégique qui expose les valeurs profondes de l'univers sémantique d'une société et de sa spécificité.

L'auteur pose la question de la communication entre le public et les œuvres exposées. Faut-il sacrifier à la recherche d'effets faciles ou faut-il s'accrocher à une spécialisation élitiste ? La communication artistique reste difficile à transmettre et à interpréter car la culture se présente comme un système complexe.

Il y a donc matière à réflexion dans ces deux essais qui s'attachent à une question tout à fait légitime à l'heure de la mondialisation, du numérique et du paraître. Il est d'actualité de s'interroger sur la relation entre contenu et contenant d'un musée. Quel aspect va primer de nos jours ?

Certains passages de l'ouvrage demandent une connaissance de la sémantique pour comprendre l'analyse de ce qu'est aujourd'hui un musée, objet complexe et stratifié. Personnellement, j'ai pu apprécier l'appel à la réflexion de ces deux essais mais les choses auraient pu être dites parfois plus simplement.